HIRZA,

TRAGÉDIE

DE SAUVIGNY;

Repréſentée, pour la première fois, par les Comédiens ordinaires du Roi, le 27 Mai 1767.

Puiſſe de Montréal l'exemple malheureux
Arracher à vos yeux des larmes ſalutaires.
Henr.

Prix, 24 ſols.

A TOULOUSE,

Au Magaſin général des Pieces de Théâtre, chez J. B. Broulhiet, Libraire.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Permiſſion.

ACTEURS.

HIRZA.

MONRÉAL.

HIASKAR, Chef de Guerre.

MONRÉAL, Pere.

OUKÉA, Chef du Conseil des Vieillards.

HIRZA,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

On voit dans l'enfoncement le ſaut de Niagara. D'un côté, des rochers, des cabanes & quelques arbres; de l'autre, un tombeau élevé ſur des piliers matachés, & décorés de chevelures en forme de trophée : au pied du tombeau eſt un autel ſur lequel ſont les armes du défunt, ſes fleches, ſon caſſe-tête & ſon manitou. Hiaskar eſt appuyé & paroît conſterné; les autres Guerriers, le Conſeil des Vieillards, Oukéa & pluſieurs Femmes Sauvages ſont épars çà & là dans des attitudes de douleur & de déſeſpoir : Hirza eſt au milieu. Elle regarde le tombeau de ſon pere, & laiſſe voir plus de colere que d'abattement.

SCENE PREMIERE.

HIASKAR, HIRZA, OUKEA, VIEILLARDS, GUERRIERS, FEMMES SAUVAGES.

HIASKAR.

SUR ta tombe, ô Thamar! les Illinois gémiſſent :
Ces huttes, ces rochers, de leurs yeux retentiſſent;
Et nos Dieux ſont par nous vainement implorés.
Ils ont vu les François de ton ſang enivrés,
Sans pouvoir t'arracher à leur glaive homicide.
Appui du Canada, notre Chef intrépide,
Auſſi prompt que les vents, eût fait voler la mort
Des remparts de Québec aux monts du Labrador :
C'eſt du ſang des François qu'il cimentoit ſa gloire;
Et le nom de Thamar vivra dans leur mémoire.
Triſte Niagara, ſéjour craint de nos Dieux,
Vous, rochers menaçans, & vous, flots furieux,
Qui des monts inégaux couvrant les vaſtes cimes,

HIRZA,

Tombez en mugiſſant d'abymes en abymes,
Vous avez vu briſer le calumet de paix,
Par un monſtre animé ſous la main des François:
Un vaiſſeau qui des flots s'élevant juſqu'aux nues,
Agitoit dans les airs ſes aîles étendues;
De longs tubes d'airain qu'il portoit dans ſes flancs,
Frappoient d'un bruit affreux les monts retentiſſans:
Sous tes pieds, ô Thamar! tu ſens trembler la terre;
Tu cours, la flamme en main, défiant le tonnerre,
Abymer dans les eaux ce coloſſe odieux,
Qui de ſon poids énorme eût accablé ces lieux.
Nous étions ſous ta garde, à l'abri des tempêtes:
La hache des François vient de frapper nos têtes.
Pleurons, amis, pleurons; notre ſoutien n'eſt plus:
L'Europe eſt triomphante, & nos Dieux ſont vaincus.

HIRZA.

Quoi! ta bouche, Hiaskar, eſt ouverte à la plainte!
Compagnon de Thamar, connoîtrois-tu la crainte?
Garde-toi d'avilir, par un ſi lâche effroi,
Tes Dieux & ton pays, & nos Guerriers & toi.
Du moins, imite Hirza. Thamar étoit mon pere:
Hélas! moi qui l'aimois, moi qui lui fus ſi chere,
Ai-je fait ſur ſa tombe éclater mes douleurs?
Que le ſang des François y coule avant nos pleurs.
J'embraſſe cet eſpoir; il plaît à mon courage.
Apprenez d'une femme à repouſſer l'outrage;
Venez, Guerriers: un Dieu de notre honneur jaloux;
Un Dieu qui m'a parlé, marchera devant vous.
Mais, que vois-je! un revers aura pu vous abattre?
Ciel! Eh quoi! vous pleurez, vous qui pouvez combattre!
Vous n'entendez donc pas nos farouches vainqueurs,
Dans leur barbare joie, inſulter à vos pleurs?
Vous ne voyez donc pas les mânes de mon pere,
Dans l'ombre de la mort, frémiſſant de colere,
Retracer à vos yeux ce qu'il a fait pour vous?
Quand nos Chefs revenoient ſanglans, percés de coups;
Quand ils mouroient en proie à la fureur des armes,
Ne leur prodiguoit-il que d'impuiſſantes larmes?
Il couroit les venger: imitez ſa valeur;
Et, ſacrifiant tout à ma juſte fureur,
Allez, pour appaiſer ſon ſang qui fume encore,
Frapper, exterminer des monſtres que j'abhorre.

HIASKAR.

Si je perdois l'eſpoir de remplir tes ſouhaits,
Je t'avourois ma honte, & je m'en punirois.
Va, crois en Hiaskar; étouffe un vain murmure:
Ta fureur eſt aveugle, & ma haine eſt plus ſûre.
Courir en téméraire au devant du danger,

C'eſt hâter ſa défaite, & non pas ſe venger.
Nos vainqueurs ſont armés par un pouvoir céleſte:
Veux-tu de nos Guerriers voir immoler le reſte?
Veux-tu voir enchaîner par ces Tyrans heureux,
Nos femmes, nos enfans, & toi-même avec eux?

HIRZA.

Que dis-tu? Des François, moi, ſubir l'eſclavage!
S'ils ont le bras d'un Dieu, j'ai le cœur d'un Sauvage:
Je ſais mourir.

OUKEA.

Arrête. Il ne nous ſuffit pas
De mourir: il faut vaincre; il faut dans nos combats,
Conſultant la prudence autant que le courage,
Ne rabaiſſer jamais l'orgueil du nom Sauvage.
L'adreſſe contre nous fait plus que la valeur:
Que l'exemple nous ſerve; & qu'un peuple trompeur,
Lui-même ſous ſes pieds creuſant un précipice,
Soit la victime enfin de ſon propre artifice.
Il eſt temps de venger ton pere & nos climats.
L'Europe a des tyrans qui nous tendent les bras;
L'un à l'autre oppoſons ces fléaux de la terre,
Et qu'ils ſoient ſeuls en bute aux horreurs de la guerre.

HIASKAR, *à Hirza.*

Tu dois prêter l'oreille aux diſcours d'Oukéa.
Au Conſeil des Vieillards ſa vertu le plaça;
Thamar l'y conſultoit, & ſa voix y préſide:
Que ſa lumiere, Hirza, déſormais ſoit ton guide.
(*A Oukéa.*)
Et toi, daigne te rendre aux vœux des Illinois.
Nos Vieillards, nos Guerriers te parlent par ma voix.
Tous, d'un commun ſuffrage, honorant ta prudence,
De Thamar en tes mains remettent la puiſſance,
(*Montrant Hirza.*)
Juſqu'au jour où ſon choix tombant ſur un de nous,
Fera revivre enfin Thamar dans ſon époux.

OUKEA.

Je crains trop, Illinois, que de mon caractere
La rudeſſe inflexible & l'équité ſévere,
En voulant vous ſervir, ne révoltent vos cœurs.

HIRZA.

Qu'importe, ſi tu peux réparer nos malheurs.

OUKEA, *montrant Hiaskar.*

Tu le veux; j'y conſens. Mais il t'aime; & j'eſpere
Que l'offre de ſa main.....

HIRZA.

A-t-il vengé mon pere,
Lui qui l'a vu mourir? Je connois mon devoir.
Quand les Chefs ennemis ſeront en mon pouvoir;

Quand, mes yeux les voyant au milieu des tortures,
Je pourrai de mes mains déchirer leurs bleſſures;
Quand leurs crânes ſanglans ſur ſa tombe entaſſés
Calmeront de Thamar les mânes courroucés,
Alors mon choix eſt fait.

HIASKAR.

Je pénetre ton ame;
Et ce jeune François qu'un fol honneur enflamme,
Qui, pourſuivi des ſiens, s'eſt jetté dans nos bras,
Eſt celui qu'en ſecret.....

HIRZA.

Je ne m'en défends pas.
Oui, j'aime Monréal: ſa valeur m'a dû plaire;
Et j'ai du moins, ingrats, ce reproche à vous faire,
Qu'entre tant de Guerriers, un ſeul n'oſe aujourd'hui
Devenir mon vengeur & s'égaler à lui.
Monréal vous apprit l'art ſanglant de la guerre:
Aſſez les alliés de la fiere Angleterre
Ont élevé ſa gloire en tombant ſous ſes coups.
Aujourd'hui triomphant, il revient parmi nous.
Puiſque vous trahiſſez ma plus chere eſpérance;
C'eſt de lui ſeul ici que j'attends la vengeance.

OUKEA.

Eh quoi! ſur des François?

HIRZA.

Oui, ſans doute, ſur eux.
Ce Guerrier opprimé par leur Chef orgueilleux,
A droit de s'en venger, autant que moi peut-être.
Fils malheureux, la France à peine le vit naître,
Que ſon pere, à regret s'arrachant de ſes bras,
Vint chercher parmi nous la gloire & les combats.
Le Tyran de Québec, éveillé par l'envie,
Fontalbar a noirci, perſécuté ſa vie;
Et pour comble d'horreurs, arrivé dans ces lieux,
Le fils n'éprouva pas un ſort moins rigoureux.
Oukéa, j'attends tout de ce Héros que j'aime;
Il vengera mon pere, & le ſien & lui-même.
Ma main eſt à ce prix.

OUKEA.

O ciel! lui, ton époux!
Notre Chef, un François!

HIRZA.

Il ne l'eſt plus pour nous;
Et s'il peut à mon gré.....

OUKEA.

Quel horrible langage!
Avant qu'à ton pays tu faſſes cet outrage,
Dans ſon ſang ennemi.....

HIRZA.

Tu plongerois ton bras !
Songe à tous ſes exploits.

OUKEA.

Je crains ſes attentats.

HIRZA.

Quoi ! l'ami de Thamar.....

OUKEA.

Eſt-il digne de l'être ?

HIRZA.

Sans doute, s'il nous venge.

OUKEA.

En eſt-il moins un traître ?
Quelque reſſentiment qui puiſſe l'animer,
Plus il fera pour moi, moins tu dois l'eſtimer.

HIRZA.

Quoi ! parmi les écueils, & la foudre & les ondes,
Pour retrouver un pere, il parcourt les deux mondes ;
Il arrive, il apprend que ſon pere eſt aux fers ;
Que Québec l'abandonne aux complots des pervers ;
Et qu'en ſecret peut-être on a tranché ſa vie :
Il voit même, à ſon tour, la ſienne pourſuivie ;
Et quand, réduit à fuir, il échappe au trépas,
Il n'aura pas le droit de punir des ingrats,
De venger ſon ami, ſon amante, ſon pere !
J'en appelle à ton cœur ; il eſt juſte & ſincere.
Depuis cinq ans entiers, il a vaincu pour nous :
S'il fut vil à vos yeux, pourquoi l'adoptiez-vous ?
Deux cents de nos Guerriers, guidés par ſon courage,
Chez les Onontagués ont porté le ravage :
Revenant triomphant, ce généreux François
Se verra donc puni de ſes propres bienfaits ?

OUKEA.

Non, ſans doute ; & l'on doit honorer ſa vaillance :
Mais faut-il ſur lui ſeul, fondant ton eſpérance,
Braver au même inſtant l'Algonkin, le Huron,
Et l'Iroquois farouche, & Québec & Boſton ?
Quoi ! trente Nations, à s'armer toutes prêtes,
De cent lieux différens menaceront nos têtes ;
Et tu crois, ſous ſon ombre, être à l'abri des coups
De ces vents oppoſés qui vont fondre ſur nous ;
Et tu veux avec lui ſur ces bords arrêtée,
Partager de Thamar la natte enſanglantée,
En nous précipitant dans de nouveaux combats !
Non, ces Guerriers ni moi n'y conſentiront pas.

HIASKAR.

Puiſqu'aux murs de Québec, il faut porter la guerre,
Entre l'Anglois & nous, applaniſſons la terre ;

Nous le verrons bientôt à nos voix accourir :
Alors, nous reviendrons ; &, s'il nous faut périr,
Nous signalant du moins par des faits magnanimes,
Nous mourrons en Héros, & non pas en victimes.
(*Ils sortent.*)

SCENE II.

HIRZA, FEMMES SAUVAGES.

HIRZA.

MON pere, toi qu'Hirza porte au fond de son cœur,
Inspire à nos Guerriers cette intrépide ardeur,
Par qui tu fus toujours si vaillant, si terrible.
Tu connois de mon cœur le penchant invincible ;
Il n'en sera pas moins dans sa haine affermi.
Monréal est François ; mais il est ton ami ;
Et ta fille en ce jour réclamant sa tendresse,
L'amour attisera sa fureur vengeresse.....
Mais si, n'osant tenter le hasard des combats,
L'ennemi dans un piege eût arrêté ses pas,
Ah, Dieux!... l'air retentit de cent cris d'alégresse.
Mon vengeur va paroître : il accourt, il s'empresse.
(*Elle le voit.*)
Volons... A son aspect, que mes sens sont émus !
Comment lui dire, hélas! que mon pere n'est plus.

SCENE III.

MONREAL, *précédé de beaucoup de Guerriers, & suivi des Iroquois qu'il a vaincus ;* HIRZA, FEMMES SAUVAGES.

MONREAL.

LE cœur brûlant d'amour & plein d'impatience,
Je reviens triomphant après deux ans d'absence,
Pour mériter ta main, pour obtenir ce prix,
Qu'ici, Thamar, ton pere, à mes vœux a promis.
J'ai combattu long-temps l'Iroquois intrépide ;
Rien n'a pu m'arrêter dans ma course rapide :
Je marchois secondé de tes fiers Illinois.
Le Nord du Canada tremblant à nos exploits,
A vu fuir devant nous cette horde sauvage,
Que l'Anglois façonnoit au frein de l'esclavage ;
Et ces nombreux Guerriers que mon bras a soumis,
Ont quitté leurs tyrans pour suivre des amis.
Tu peux seule à mes yeux embellir la victoire :
C'est de toi que j'attends mon bonheur & ma gloire.

HIRZA.

Sans doute, Monréal, tu connois, comme moi,
L'aſcendant qui m'étonne & qui m'enchaîne à toi.
Tu m'as fait éprouver ce charme que ton âge
Sait donner au malheur, & ſur-tout au courage.
Oui, ce grand caractere & ce mépris des maux,
Ce noble orgueil empreint ſur le front des Héros,
Et tes premiers exploits, & le vœu de mon pere,
Tout enivra mon cœur de l'orgueil de te plaire.
Mais ſais-tu cependant que, malgré tes hauts faits,
Du Conſeil des Vieillards les regards inquiets
Déjà tombent ſur toi?

MONRÉAL.

J'ai vu leur défiance.
Quel eſt donc à leurs yeux mon crime?

HIRZA.

Ta naiſſance.
Apprends que Fontalbar, le Chef de tes François,
A coupé les rameaux de l'arbre de la paix.

MONREAL.

Hirza, que m'apprends-tu? Se peut-il que la guerre?..!

HIRZA.

La hache des Guerriers repoſoit ſous la terre:
Thamar l'a retirée, hélas! pour mon malheur.

MONREAL.

Qu'entends-je? Ciel! Thamar,... diſſipe ma frayeur!
Je ne l'ai point revu. D'où vient que ton ſilence?...
(Il détourne ſes regards & voit le tombeau.)
Que vois-je?... Ce tombeau... Que faut-il que je penſe?

HIRZA.

Que ton ami n'eſt plus.

MONREAL.

O ſort! ô coup affreux!
O perte irréparable! ami trop malheureux!

HIRZA.

Tu m'aimes; ma fureur ne peut être trahie.
Ecoute, Monréal, le ſerment qui me lie,
Que Thamar a reçu dans nos derniers adieux,
Et que je renouvelle à la face des Dieux.
Si ce jour voit tomber une tête ſi chere,
Ma main te vengera, je le jure, ô mon pere!
Ou je ſerai couler le ſang de ton bourreau,
Ou quarante François te ſuivront au tombeau.

MONREAL.

Et moi, par notre amour & tes Dieux que j'atteſte,
Je jure qu'au Vainqueur ce fer ſera funeſte;
De tes pleurs & des miens, Fontalbar a joui:
Mon cœur ne fut jamais malheureux que par lui.

On dit que ce Tyran a fatigué la France;
Que mes yeux jouiront d'une pleine vengeance:
Je sens qu'elle est trop lente au gré de ma fureur.
J'arracherai mon pere à son lâche oppresseur.
Que m'importe quel sang vengera mon injure!
Est-il donc des liens plus sains que la nature?
Croit-on qu'impunément un Tyran détesté
Dans tout ce qui m'est cher m'aura persécuté?

HIRZA.

Dans le fond de son cœur, il nous croit sa conquête;
Que ce torrent rapide à ton aspect s'arrête.
La liberté tremblante au fond de nos déserts,
Voit des Dieux ennemis, tonnant du haut des airs,
D'un nouveau foudre armés, fondre à l'envi sur elle.
Sous leurs coups redoublés, le Canada chancelle:
Force tous ses enfans, libres par tes exploits,
D'applaudir à ta gloire & d'admirer mon choix.
Mais que veut Hiaskar?

(L'on entend un bruit d'armes.)

SCENE IV.

HIASKAR, MONREAL, HIRZA, FEMMES SAUVAGES, TROUPE DE GUERRIERS DE LA SUITE DE MONREAL, TROUPE DE GUERRIERS DE LA SUITE D'HIASKAR.

HIASKAR.

Faisons tête à l'orage;
Amis, voici l'instant de montrer le courage
Qui triomphe du fort & brave les revers.
Nous n'avons que le choix du combat ou des fers.
L'étendard de la mort à nos yeux se déploie;
Et le François superbe, en contemplant sa proie,
D'un triomphe assuré semble déjà jouir:
Mais il n'en jouira qu'à mon dernier soupir;
Et je vendrai si cher la victoire & ma vie,
Que je veux qu'à ma mort le Vainqueur porte envie.

MONREAL.

Il ne l'est pas encor.

(A Hirza.)

Va, compte sur ma foi.
Je dois vaincre sans doute en combattant pour toi.

(Il sort.)

SCENE V.

HIASKAR, HIRZA, TROUPE DE GUERRIERS SAUVAGES, FEMMES SAUVAGES.

HIASKAR.

Sortez de vos tombeaux, mânes de vos ancêtres:
L'Europe oſe aſpirer à nous donner des maîtres.
Vous partagez l'affront dont on veut nous couvrir;
Venez voir vos enfans triompher ou mourir.

(*Il ſort.*)

SCENE VI.

HIRZA, FEMMES SAUVAGES.

HIRZA.

Grands Dieux! réveillez-vous au cri de la vengeance;
Voyez le Canada privé de ſa défenſe,
Le ſein meurtri des coups que l'Europe a portés,
Vous tendre en ſuppliant ſes bras enſanglantés.
Pourquoi céderiez-vous l'Empire de la terre?
A des Dieux étrangers, arrachez le tonnerre;
Faites baiſſer leurs fronts ſous vos pas triomphans;
Relevez vos Autels, & vengez vos enfans.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OUKEA, HIASKAR.

OUKEA.

Qu'Hirza, de Monréal admirant les exploits;
Sur l'amant qui la venge ait fait tomber ſon choix,
Je ne peux que la plaindre en voyant ſa foibleſſe;
J'applaudis à la cauſe & pardonne à l'ivreſſe:
Mais que tous nos Guerriers, pour un foible ſuccès,
Aient ſur leurs boucliers élevé ce François;

Qu'il nous ait fait ſitôt oublier qui nous ſommes;
Que ſous lui cet eſclave ait vu fléchir des hommes;
Que mon chef ſoit un traître, aux ſiens même en horreur,
Je ſens que cet affront rallume ma fureur;
Je ſaurai l'en punir.

HIASKAR.

Tu ſouillerois ta gloire.
Songes-tu qu'à ſon bras nous devons la victoire?
Nos Freres terraſſés trembloient de toutes parts;
Mais lui les ranimant du feu de ſes regards,
Soudain ils ont repris leur audace premiere.
Que ſon ame me plaît! qu'elle eſt ſenſible & fiere!

OUKEA.

Crois-moi: quand au combat ce jeune ambitieux
Des rayons de ſa gloire éblouiſſoit tes yeux,
Il flattoit les vaincus; du moins je l'en ſoupçonne:
J'ai ſurpris ſa pitié, qui m'indigne & m'étonne.
De leur ſang tout couvert, il voloit dans leurs rangs,
Et retenoit nos bras qui déchiroient leurs flancs.
Alors, cent priſonniers aſſuroient la vengeance:
Nous allions des François vaincre la réſiſtance.
A l'aſpect de leurs corps ſanglans & déchirés,
Deſſéchés dans la flamme & par nous dévorés,
Monreal a frémi; j'ai vu couler ſes larmes;
Je l'ai vu s'élançant au milieu de nos armes...
« Arrêtez, crioit-il; j'ai creuſé leur tombeau:
» Arrêtez; par vos mains, je deviens leur bourreau.
» Le ſang m'unit peut-être à ces triſtes victimes:
» Faut-il que leur trépas ſoit le fruit de mes crimes. »
Le déſordre à ces mots a régné parmi nous.
Nos vieillards n'écoutant que leur juſte courroux,
Oppoſoient à ſes cris un cœur inexorable:
Quand ſoudain s'eſt formé ce parti redoutable,
Que ſon bonheur enivre, & qui cherche aujourd'hui
L'honneur honteux de vaincre & de ramper ſous lui.
Il peut avec ſa gloire accroître ſa puiſſance:
Quel frein l'arrêtera, lui qui trahit la France?
Corrompu par le luxe & par la vanité,
Pourra-t-il s'élever juſqu'à la liberté?
Non, ſa fierté naiſſante a plié ſous un maître:
En épouſant Hirza, ſongez qu'il voudra l'être.
Il faut le prévenir par un dernier effort:
Puiſqu'il veut notre honte, il faut vouloir ſa mort.
Un bras ſûr cette nuit à mes pieds va l'abattre.

HIASKAR.

Pourquoi l'aſſaſſiner, quand on peut le combattre?
Quel indigne Guerrier ſera ſon aſſaſſin?
Qui d'un forfait ſi bas voudra ſouiller ſa main?

Qu'il paroiſſe; & c'eſt lui que je prends pour victime.
Dans ſon infame ſang, je cours laver ſon crime.
Eh quoi! la trahiſon, ce vice des ingrats,
Du plus grand des Guerriers hâteroit le trépas!
Je fuis loin d'applaudir à ſa haine implacable:
Armé contre les ſiens, ſans doute il eſt coupable;
Mais, combattant pour nous, peut-il l'être à nos yeux?
S'il a porté trop haut ſes vœux ambitieux,
Soit que l'eſpoir l'aveugle, ou que l'amour l'enflamme,
C'eſt à moi de le plaindre & d'éclairer ſon ame.
Si rien ne peut fléchir ſon orgueil indompté,
S'il eſt ſourd à ma voix, j'entends la liberté
Qui me crie : « Arme-toi, viens te couvrir de gloire;
» Des mains de ce Héros arrachant la victoire,
» Fais-lui voir en ce jour que, ſi ſon bras vainqueur
» Te ſurpaſſe en adreſſe, il te cede en valeur.

OUKEA.

Hé bien! puiſque tes yeux ſont fermés ſur ce traître;
Cher Hiaskar, écoute; apprends à le connoître:
C'eſt au nom du Conſeil que je te parle ici.
Ses deſſeins ſont connus, & tout eſt éclairci.
Quand le vaillant Thamar & ſa Horde Guerriere,
Tombant ſous Fontalbar, ont mordu la pouſſiere,
Monréal triomphant chez les Onontagués,
Monréal en ſecret revoyoit des François.
Ils lui ſont encor chers : il nous hait; il balance.
Devenu notre Chef, il va ſervir la France:
Douze de ſes Guerriers ont ſurpris ſes diſcours;
Et plus il fait pour nous, plus je crains ſes détours.
Connois l'Européen; connois ſa politique,
Son cœur faux, & ſur-tout ſon eſprit tyrannique.
Son œil paroît bleſſé de rencontrer ici
Un peuple plus heureux & plus libre que lui.
S'il falloit aux complots de ce tyran perfide
N'oppoſer qu'un Guerrier généreux, intrépide,
Je te dirois : « Ami, tu peux, quand tu voudras,
» Déployer contre lui la force de ton bras. »
Mais des jeunes Guerriers tes yeux ont vu l'ivreſſe.
Crois que, s'il ſuccomboit ſous ta main vengereſſe,
Leur fier reſſentiment retomberoit ſur toi.
Nos partis diviſés dans le trouble & l'effroi,
Tourneroient contre nous leurs fureurs ſanguinaires:
On verroit les enfans armés contre les peres,
Repouſſant la nature en ces momens affreux,
Leur demander vengeance, ou la prendre ſur eux.
Crois-moi; n'armons plutôt qu'une main ennemie:
Qu'elle frappe le traître & qu'elle en ſoit punie.
Que nous importe à nous? Nous ſerons ſatisfaits,

Tu retiens ſous ta hutte un Priſonnier François,
Qui du ſang Illinois vient de rougir la plaine;
Tu connois ſa valeur. Que ſon ame hautaine,
En ſervant ſon pays, ſerve notre courroux:
Dans l'eſpoir d'être libre, il combattra pour nous.
J'entends des cris guerriers. Monréal va paroître.
Nos amans par l'hymen viennent s'unir peut-être:
Je ſaurai m'oppoſer un moment à leurs vœux.
Et toi, que la pitié ſollicite pour eux,
Tu peux voir Monréal, & lui parler encore.
Mais, s'il ne veut pas rompre un hymen que j'abhorre,
Qu'il meure.

SCENE II.

Les mêmes, HIRZA, MONREAL, GUERRIERS, FEMMES SAUVAGES.

HIRZA.

HEUREUX le jour où ſur nos ennemis
Mon Amant a vengé mon pere & mon pays!
Ils nous enveloppoient dans un piège perfide,
Déjà grondoit ſur nous leur tonnerre homicide,
Déjà nous menaçoient leurs ſanglans coutelas;
C'eſt lui, c'eſt ce Héros dont l'invincible bras,
Dans nos cœurs abattus ramenant le courage,
A fait un champ de morts de ce vaſte rivage;
Et, vengeur de Thamar, par ſes heureux exploits,
A ſatisfait ma haine & mérité mon choix.

MONREAL.

Hirza, pour appaiſer les mânes de ton pere,
Si mon zele aujourd'hui mérita de te plaire,
Acheve mon bonheur: que le plus doux des nœuds
Au pied de ce tombeau nous uniſſe tous deux.

OUKEA, *à Hirza.*

On doit beaucoup ſans doute à ſon noble courage:
Mais, s'il faut avec lui qu'un nœud ſacré t'engage,
Du droit de commander nous privons ton époux.

HIRZA.

De ce frivole droit, il ſera peu jaloux.
(*A Monréal.*)
Mon cœur eſt le ſeul prix où ton amour aſpire:
Il eſt digne du tien; ce cœur doit te ſuffire.
Si l'on reconnoît mal les efforts de ton bras,
Redouble de vertu pour punir des ingrats.
Mon pere, unique objet pour qui coule mes larmes,

Pardonne ſi ce jour a pour moi tant de charmes:
Ton ſang fumoit encore; il falloit un vengeur;
Et je voyois l'eſpoir prêt à fuir de mon cœur.
Nos Dieux ont ſecondé l'amour & la nature;
Laiſſe-moi m'enivrer d'une volupté pure:
Daigne approuver un nœud qui m'unit pour jamais
A l'ami qui te venge, au Héros que j'aimois.

OUKEA.

Penſes-tu que Thamar exauce ta priere?
Nos freres tous ſanglans, épars ſur la pouſſiere,
Des ombres de la mort s'élevent contre nous:
Crains d'attirer ſur toi les traits de leur courroux.
Ainſi qu'à ce François tu leur dois la victoire;
Viens donc par un trophée honorer leur mémoire.
De leurs mânes plaintifs, appaiſe les clameurs:
Tu ſais que tu leur dois des ſoins conſolateurs.

HIRZA.

Ah! crois que cet oubli n'étoit pas volontaire.
Tu fais luire à mon cœur un rayon qui l'éclaire.
(*En montrant Monréal.*)
O mon cher Oukéa! tu l'aimois autrefois:
Toi, qui viens d'admirer ſa gloire & ſes exploits,
Oſes-tu me blâmer d'avoir un cœur ſenſible?
Peux-tu combattre encore un penchant invincible?
(*A part.*)
Hélas! pour un moment qui ſuſpend mon bonheur,
Je ne ſais quel effroi vient pénétrer mon cœur...
(*A Monréal.*)
Ami, nous reviendrons ſous de meilleurs auſpices,
Aux Dieux de nos climats offrir des ſacrifices;
Et ſur ce tombeau même élevant leurs autels,
Nous rendrons nos ſermens encor plus ſolemnels.
(*Elle ſort ſuivie des Guerriers & des Femmes Sauvages.*)

SCENE III.

MONREAL, HIASKAR.

MONREAL.

Brave Hiaskar, tu vois que mon bonheur s'apprête.
Soyons toujours unis: ſuivons leurs pas.

HIASKAR.

Arrête.
Tout le cœur d'Hiaskar va s'ouvrir à tes yeux.
Monréal leve au ciel un front victorieux.
Je l'honore. Eſt-il vrai que ſon ame attendrie
Aux Priſonniers François vouloit ſauver la vie?

MONREAL.

Sans doute...

HIASKAR.

Je le blâme & je le plains.

MONREAL.

Pourquoi?

HIASKAR.

On a juré ſa mort.

MONREAL.

On l'oſeroit! Qui?

HIASKAR.

Moi.

Si ton ambition dès ce jour ne s'arrête,
Cette hache à mes pieds fera tomber ta tête.

MONREAL.

Je t'ai cru mon ami.

HIASKAR.

Si je t'aimai jamais,
Je fus juſte. Aujourd'hui je t'admire & te hais.

MONREAL.

Qui peut donc m'attirer ta haine & ta menace?

HIASKAR.

Mon amour pour les miens, ma vertu, ton audace.
Quoi! malgré nous, d'Hirza, tu deviendrois l'époux!
Toi, notre Chef!

MONREAL.

Eh bien! en ſerois-tu jaloux?

HIASKAR.

Je rougis qu'un François oſe aſpirer à l'être.

MONREAL.

Nul ici, plus que moi, n'en eſt digne peut-être.

HIASKAR.

Ton orgueil le prétend.

MONREAL.

Ma valeur fait mes droits.

HIASKAR.

De ta foi, quels garans avons-nous?

MONREAL.

Mes exploits.

HIASKAR.

Le Soleil de l'Europe éclaira ta naiſſance;
Et tu viens dans ces lieux t'armer pour ma défenſe;
Et ce ſont des François qui tombent ſous tes coups!
Tu fus traître envers eux; tu dois l'être envers nous.
Loin de juſtifier le courroux qui t'anime,
Tous nos cœurs en ſecret frémiſſent de ton crime.
Moi-même, ſi j'ai pu, ſenſible à ton malheur,
Forcer long-temps mes yeux à te voir ſans horreur,

Je

Je respectois en toi, non ce bras qu'on renomme ;
Et qui trahit les siens, mais l'ami d'un grand homme,
Mais l'ami d'un Héros, la terreur des François ;
De Thamar, qui sans doute ignora tes projets ;
De Thamar, que j'ai plaint, que ton feu déshonore,
Et qui t'en puniroit, s'il respiroit encore.

MONREAL.

Va, Thamar étoit juste ; il connoissoit mon cœur ;
Il savoit d'un ami respecter le malheur ;
Il ne verroit en moi qu'un fils qui venge un pere.
Ne crois pas que ta haine excitant ma colere,
Je cherche à repousser des traits injurieux.
Ma gloire & mon amour sont un crime à tes yeux.
Si ton cœur fut jaloux d'un heureux avantage,
Il falloit au combat surpasser mon courage :
Pour mériter Hirza, vaincre ses ennemis ;
Et, d'un joug assuré, délivrer ton pays.

HIASKAR.

Oses-tu rappeller ton crime & tes services ?
Vois-tu ce sein couvert de nobles cicatrices ?
Si le cœur qu'il renferme à tes yeux est jaloux,
C'est de te punir, toi qui veut régner sur nous.
Toi, qui devrois cacher ton front sous la poussiere,
Esclave, as-tu pensé qu'une ame libre & fiere,
Trembleroit sous le poids de ton autorité ?
Le bonheur d'un sauvage est dans sa liberté :
Elle est d'un prix pour nous, que tu n'as pu connoître.
Du jour que tu nacquis, tu rampas sous un maître.
Ta valeur à mes yeux ne te rend pas plus grand.
Tu n'as su qu'obéir ; tu serois un tyran.

MONREAL.

J'écoute avec mépris ce discours qui me brave ;
C'est le lâche qui rampe, & qui seul est esclave.
Un cœur tel que le mien, qui sait braver la mort,
Peut obéir aux Rois & commander au sort.
Né sujet, il n'a point ta farouche rudesse :
Mais, comme il est sans crainte, il fléchit sans bassesse.
Toi, dont l'orgueil ici veut m'inspirer des loix,
Tu crus que Monréal trembleroit à ta voix.
Tu le verras aux pieds d'une épouse adorée,
Former ici les nœuds d'une chaîne sacrée ;
Et, si ton cœur encor peut en être jaloux,
Par de nouveaux exploits mériter ton courroux.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

HIASKAR, *seul.*

MORTEL présomptueux, tu crois braver ma haine :
Tremble ; elle est à son comble, & ta mort est certaine.

SCENE V.

HIASKAR, OUKEA.

HIASKAR, *à Oukéa.*

VAINEMENT j'ai parlé ; l'indigne Monréal
Soupçonne ma franchise & me croit son rival.
Si je n'eusse écouté que ma juste colere,
J'aurois de ses soupçons puni le téméraire.

OUKEA.

Il doit l'être ; il le faut ; mais par un autre bras.
Ecoutons le François qui marche sur mes pas.
C'est ce fier Prisonnier dont la valeur hautaine
A fait long-temps flotter la victoire incertaine ;
C'est le seul, après toi, digne de nous venger :
A punir Monréal, je prétends l'engager.

SCENE VI.

Les mêmes, MONREAL, *pere ; un* FRANÇOIS, *qui porte un calumet & des colliers ;* VIEILLARDS.

MONREAL, *pere.*

COURAGEUX Illinois, une étroite alliance
Fut autrefois jurée entre vous & la France.
Foutalbar excita l'ouragan furieux,
Qui porta, malgré moi, le ravage en ces lieux.
Vous lui vendites cher sa derniere victoire :
Mes yeux l'ont vu mourir dans le champ de la gloire ;
Et moi, pour vous rouvrir le cœur de nos François,
Le calumet en main, je vous portois la paix :
Ma bouche l'annonçoit. Vos fleches meurtrieres
Autour de moi soudain ont fait tomber mes freres :
Le bruit jusqu'en Europe en ira retentir.
Prévenez-en l'éclat par un prompt repentir.
Du Monarque François n'armez point la colere.

Vous étiez ſes enfans; il vous aimoit en pere:
Son tonnerre pourroit foudroyer vos climats;
Mais, du haut de ſon trône, il vous ouvre ſes bras.
Laiſſez fleurir la paix dont je vous offre un gage,
Et venez repoſer ſous ſon heureux ombrage.

OUKEA.

Cet ombrage nous cache un appas dangereux.
Le François nous connoît & ſimple & généreux;
Et, s'il vient nous flatter, c'eſt pour mieux nous détruire,
Incertain de nous vaincre, & sûr de nous ſéduire.

HIASKAR.

Sans le triſte abandon de nos Dieux en courroux,
Sans ces glaives tranchans inconnus parmi nous,
Et vos barbares Dieux, miniſtres des tempêtes,
Et ces foudres brûlans qui grondent ſur nos têtes,
Crois-tu qu'impunément, mortel audacieux,
Je t'aurois vu jamais mettre un pied dans ces lieux?
Déjà le Canada balance la victoire.
Notre intrépidité fait ſeule notre gloire;
Seule elle arrêtera la fougue des François;
Et ces foibles rameaux, dépouillés des forêts,
Briſeront dans leurs mains les fleches du tonnerre,
Dompteront leur orgueil & vengeront la terre.
Tu crus nous mettre aux fers; ceſſe de t'en flatter.
Ton art a pu nous vaincre, & non pas nous dompter.
Tu vois que Fontalbar, dont l'audace eſt punie,
En efforts impuiſſans y conſuma ſa vie.
Que nous veux-tu? Pourquoi déſoler nos climats?
Cette terre eſt à nous: creuſe-la ſous tes pas;
Vois-y les oſſemens de nos braves ancêtres;
Ils atteſtent aſſez quels en ſont les vrais maîtres.
De quel droit viens-tu donc habiter nos déſerts?
Allons-nous vous troubler au bout de l'Univers?
Enfans de l'Océan, élevés ſur ſes ondes,
De vos bras étendus vous preſſez les deux mondes.
Souvent le chêne altier, dont le front touche aux cieux,
Ebranlé par les vents, eſt tombé ſous mes yeux.

MONREAL, *pere.*

Téméraire, oſes-tu, dans ta coupable audace,
Me prodiguer ainſi l'injure & la menace?
Si du fond des tombeaux s'élevoient vos ayeux,
Qu'ils rougiroient pour vous à l'aſpect de ces lieux!
Tout y retrace encor, malgré votre inconſtance,
Nos travaux, nos bienfaits & leur reconnoiſſance.
Ici, du Canada les Peuples réunis
Pour arbitre ſuprême ont reconnu Louis:
C'eſt ici qu'ils venoient à leurs ſermens fideles
Réclamer tous les ans ſes bontés paternelles,

Quand, moins ingrats que vous, ils savoient mériter
Qu'au rang de ses enfans il daignât les compter.
Je les revois ces lis; je vois ces caracteres
Imprimés sur l'airain & si chers à vos peres.
Au pied de ce rocher, voilà ces monumens,
Ces Autels de vos Dieux garans de vos sermens.
Devant eux, devant moi, baissez les yeux, parjure!
C'est ici que la Salle, en bute à vos injures,
Se vit trahi par vous : là, furent ses vaisseaux
Par la hache entr'ouverts, engloutis dans les eaux.
Combien le sang François a-t-il rougi la terre
Depuis que Fontalbar chez vous porta la guerre!
Ingrats! Pourquoi confondre, en votre horreur pour lui,
Un peuple qui vous aime & qui fut votre appui?
Hélas! de ce cruel j'éprouvai la furie;
Il voulut m'arracher & l'honneur & la vie:
Me plongeant dans les fers où j'ai langui cinq ans,
Il immola mon fils à ses ressentimens.
On m'a rendu l'honneur & ce jour qui m'éclaire;
Foible soulagement pour un malheureux pere!
Oublions, Illinois, dans le sein de la paix,
Vos malheurs & les miens, sa honte & ses forfaits.

OUKEA.

Nous sommes délivrés d'un Tyran que j'abhorre.
Il en est un pour nous plus dangereux encore.

HIASKAR, *à Oukéa.*

Je veux, s'il doit tomber, que ce soit sous mes coups.

OUKEA, *bas, à part.*

Tu porterois le trouble & la mort parmi nous.
Laisse fondre sur lui l'orage qui s'apprête.
Ce n'est qu'un ennemi qui hasarde sa tête.
(*A Monréal, pere.*)
Veux-tu sauver les tiens & venger ton pays?

MONREAL, *pere.*

Sans doute.

OUKEA.

Tu le peux; mais écoute à quel prix:
Connois-tu l'Ennemi, dont la haine implacable,
Plus que la nôtre encore est pour toi redoutable,
Et qui par son adresse, assurant le succès,
Nous guidoit au combat?

MONREAL, *pere.*

Quel est-il?

OUKEA.

Un François.

MONREAL, *pere.*

Un François contre nous leve un bras parricide!
Et je peux l'en punir; il mourra, le perfide.

OUKEA.

De l'aſtre de la nuit quand le pâle flambeau
Luira ſur ces rochers, viens près de ce tombeau:
Pour épouſer Hirza, c'eſt-là qu'il doit ſe rendre.
Si tu l'oſes combattre, arme-toi, viens l'attendre;
Attaque avec valeur ce jeune audacieux;
Reproche-lui ſon crime, & qu'il meure à tes yeux.

HIASKAR.

François, que ce combat va te couvrir de gloire!
Ton Rival en ce jour a fixé la victoire:
S'élançant le premier, par un heureux effort,
Sur ces bouches de feu qui vomiſſent la mort,
Votre Chef autrefois oſa lui faire injure;
Il s'eſt vengé ſur vous.

MONREAL, *pere.*

Le lâche! le parjure!
Quel eſt-il ce Guerrier qui, prompt à murmurer,
Pour ſervir ſon pays, ne ſait rien endurer?
O faux inſtinct de gloire! ô France! ô ma patrie!
Faut-il par tes enfans te voir ainſi trahie!
Hélas! que leur conſtance égale leur valeur,
Tout fléchira bientôt ſous ta vaſte grandeur!
Si je n'expire ici de la main de ce traître,
Crois que je vengerai mon pays & mon maître.
Heureux! ſi ſon trépas frappe d'un juſte effroi
Quiconque auroit trahi ſa patrie & ſon Roi.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MONREAL, *fils, ſeul.*

HIRZA ne paroît point... Quel obſtacle l'arrête?
Veut-on ſuſpendre encor notre hymen qui s'apprête?
Quand l'amour, la victoire ont comblé tous mes vœux,
J'éprouve un ſentiment pénible, douloureux.
Hiaskar m'accablant de ſa fierté farouche,
S'offre ſans ceſſe à moi le reproche à la bouche:
Ainſi de mes exploits la honte eſt donc le prix?
Juſte & fatal objet du plus affreux mépris,

J'inſpire & je reſſens l'horreur & l'épouvante.
Pour l'Auteur de mes jours, quand mon ame tremblante
Veut de ſon triſte ſort pénétrer les ſecrets,
Je friſſonne & recule à l'aſpect d'un François.
Je ne ſais quelle voie, en m'effrayant, me crie:
Rends-moi compte du ſang qu'a verſé ta furie.
Ah, cruel Fontalbar! tu fis tout mon malheur...
Mais pourquoi de mon crime exagérer l'horreur?
Eſt-ce à moi d'en rougir? Il étoit néceſſaire.
Je punis des ingrats; je te venge, ô mon pere!
Mon hymen accompli, je vole à ton ſecours;
Et, ſi tu vis encor, je réponds de tes jours.

SCENE II.

OUKEA, MONREAL, *pere*; MONREAL, *fils*.

OUKEA, *à Monréal, pere.*

DU haut de ces rochers, j'aurai ſur toi la vue.
La fille de Thamar au Conſeil retenue,
Ne ſauroit avant moi reparoître en ces lieux;
Et le François lui ſeul doit s'offrir à tes yeux:
Va combattre.

SCENE III.

MONREAL, *pere*; MONREAL, *fils*.

MONREAL, *fils*.

QUEL bruit vient de ſe faire entendre?
Il redouble... Ecoutons.

MONREAL, *pere*.

C'eſt-là qu'il doit ſe rendre:
C'eſt-là que dans ſon ſang je plongerai mon bras.
Voyons ſi le perfide a devancé mes pas.

MONREAL, *fils*.

Dans ſon ſang... Eſt-ce moi qui ſerois ce perfide?
Je ne ſais: à l'aſpect de ce lâche homicide,
Je ſens pâlir mon front & palpiter mon cœur.
Eſt-ce à moi d'éprouver cette indigne terreur?
Avançons. Eſt-ce moi que tu cherches?

MONREAL, *pere*.

Oui, traître!

MONREAL, *fils.*

Cette voix que j'entends, je crois la reconnoître.

MONREAL, *pere, mettant le ſabre à la main.*

A ſon horreur pour toi, reconnois un François,
Ton Général.

MONREAL, *fils.*

O ciel! tu combles mes ſouhaits!
(*Mettant le ſabre à la main & s'adreſſant à lui.*)
A ma juſte fureur rien ne peut te ſouſtraire:
Indigne Fontalbar, qu'as-tu fait de mon pere?

MONREAL, *pere.*

Son pere! Fontalbar! me ſerois-je trompé?

MONREAL, *fils.*

Tu l'as chargé de fers.

MONREAL, *pere.*

Dieu! quel jour m'a frappé!

MONREAL, *fils.*

Tu l'accablas d'affronts, tu proſcrivis ma tête;
Mon bras va t'en punir.

MONREAL, *pere.*

Arrête.

MONREAL, *fils.*

Meurs.

MONREAL, *pere.*

Arrête.
De Fontalbar en moi reconnois-tu les traits?

MONREAL, *fils.*

Non... Mais mon cœur frémit... Cruel, de tes forfaits,
Sans doute... Qui peut donc retenir ma colere?
Toi-même tu gémis...

MONREAL, *pere.*

O trop malheureux pere!
Ai-je pu mettre au jour un ſi coupable fils?

MONREAL, *fils, jettant ſon ſabre.*

Moi, votre fils! Ah, Dieux!...

MONREAL, *pere.*

Il m'émeut... J'en frémis.
Ah! que n'ai-je plutôt par la mort la plus prompte
Effacé dans ton ſang tes forfaits & ma honte!
Mon bras à ton aſpect eût-il dû s'arrêter?
Je devois te punir, & non pas t'écouter,
Traître! Par cent ayeux, l'honneur & le courage
Dans mes veines tranſmis furent mon ſeul partage;
Et ce ſang qui n'avoit coulé que pour mon Roi,
Ce ſang qui fut ſi pur, eſt donc ſouillé par toi,
Par toi, cruel! ô honte! ô fureur! ô ſupplice!
Et je ſuis en ce jour ton juge, ou ton complice:
Il faut, ou t'immoler...

MONREAL, *fils.*

Eh bien! que tardez-vous?
Je ſerai trop heureux de mourir par vos coups.
Il eſt vrai que ma main, pour vous ſauver la vie,
Combattit Fontalbar, & non pas ma patrie.
Mais, ſi mon zele aveugle a pu trahir vos vœux;
Si j'ai fait le malheur d'un pere vertueux,
D'un ſang trop criminel ne ſoyez point avare:
L'honneur le veut; frappez.

MONREAL, *pere, en laiſſant tomber ſon épée.*

Eh! le puis-je, barbare?
Ah! que n'as-tu d'abord irrité mes fureurs?
Que ne m'as-tu caché tes remords & tes pleurs?

MONREAL, *fils.*

Eh bien! s'il eſt ainſi, mon attente eſt remplie.
Que votre bras s'apprête à m'arracher la vie.
Il faut à vos regards dévoiler mes ſecrets:
Vous ne ſavez encor que mes moindres forfaits.
Regardez cet Autel. Ici, ma bouche impie
A juré d'oublier mon culte & ma patrie;
Et ſur ce même Autel, & dans ce même inſtant,
Sans vous, je me liois par un nouveau ſerment.
Du feu le plus ardent mon ame eſt dévorée.
J'ai fait mon Dieu d'Hirza; je l'ai ſeule adorée;
Et, dans mon cœur encor, ni vous, ni mes remords,
Ne pouvez de l'amour balancer les tranſports.
Un jour affreux me luit dans le fond de l'abyme;
Mais mon cœur s'y complaît: j'aime juſqu'à mon crime;
Je le préfere au ciel, à ma patrie, à vous;
Et, ſi ce n'eſt aſſez pour mériter vos coups,
Que par pitié du moins votre bras nous délivre;
Vous, des affronts d'un fils; moi, de l'horreur de vivre.

MONREAL, *pere.*

Qu'entends-je? je frémis! Quoi! tu peux à mes yeux
Inſulter dans ta rage & la terre & les cieux!
D'un amour inſenſé ton ame poſſédée,
De ton Dieu, de ton Prince auroit perdu l'idée.

MONREAL, *fils.*

Frappez donc; vengez-vous de tous mes attentats:
Vous les connoiſſez.

MONREAL, *pere.*

Non, non, je ne te crois pas:
Ton amour te trompoit. Quoiqu'en effet coupable,
Ton cœur de tant d'horreur ne peut être capable;
Et l'Univers entier l'affirmeroit en vain.
Mon fils n'a point perdu tout ſentiment humain.
Si tu mis dans l'oubli ton culte & ta patrie,
Je t'en ai vu gémir; & ton ame attendrie,

Contre un amour fatal luttant avec effort,
Déteſtoit ſa foibleſſe & demandoit la mort.
Va, tu triompheras d'une funeſte flamme.
J'ai vu le repentir dans le fond de ton ame;
Je l'y retrouve encor; il redouble à ma voix,
Et la nature enfin va reprendre ſes droits.
Oui, ton cœur eſt ſenſible aux larmes de ton pere:
Ce ſoupir adoucit l'excès de ſa miſere.
Hélas! tu n'as que trop, par une folle ardeur,
Affligé ſa tendreſſe & déchiré ſon cœur.
L'abandon malheureux où ton ame s'oublie,
Ne fait que trop déjà le tourment de ſa vie:
Songe qu'en prolongeant l'horreur de ſon deſtin,
Tu lui portes, mon fils, un poignard dans le ſein.
Mais ton ſilence accroît la douleur qui me preſſe.
Il faut ou que ma vie, ou que ma honte ceſſe
Ton pere ne peut point ſurvivre à ſon honneur.
Cruel, rends-moi mon fils, ou m'arrache le cœur.

MONREAL, *fils.*

Hélas! avec bonté daignerez-vous m'entendre?
Ce fils que vous cherchez, l'honneur va vous le rendre.
Mais pourquoi? mais comment étouffer mon amour?
Il peut avec l'honneur s'accorder en ce jour.
Que dis-je? il va ſervir à vous, à ma patrie:
C'eſt lui qui fit mon crime, & c'eſt lui qui l'expie.
En épouſant Hirza, je commande en ces lieux:
Souffrez que cet hymen s'accompliſſe à vos yeux.
La paix réunira ces peuples à la France:
Vous verrez mes exploits paſſer votre eſpérance;
Vous verrez ſi ma gloire...

MONREAL, *pere.*

Inſenſé, que dis-tu?
Si tu connois un Dieu, ta gloire eſt la vertu.
Quoi! c'eſt ici l'Autel où ta bouche parjure
Veut encor blaſphêmer l'Auteur de la nature!
Quoi! ces Dieux recevroient tes ſermens & les ſiens?
Moi, je verrois former de ſi honteux liens!
Mais, malheureux! ſais-tu que ce peuple ſauvage,
Par mépris pour nos mœurs met à profit ta rage?
Sais-tu qu'ici ſur-tout un traître fait horreur?
Qu'on ſe ſert de ton bras en déteſtant ton cœur?
Que, pour rompre les nœuds de cet hymen impie,
Hiaskar cette nuit dut t'arracher la vie;
Mais qu'un autre a voulu prévenir ſon deſſein?

MONREAL, *fils.*

Quel autre?

MONREAL, *pere.*

Moi. Sais-tu pourquoi j'ai ſur mon ſein

De la foi des Chrétiens ce respectable gage,
Cette Croix dont mon Prince honora mon courage?
Apprends que Monréal fit serment de punir
Quiconque en sa présence oseroit les trahir.
Et tu veux, malheureux, qu'il voie une infidelle,
Epouse d'un Chrétien plus idolâtre qu'elle!
Tu crois qu'il souffriroit un si sanglant affront?

MONREAL, *fils.*

Vous voyez la rougeur qui me couvre le front.
Si je n'ai pas d'un pere épuisé la tendresse,
Pour la derniere fois pardonnez ma foiblesse.
J'abjure mon amour, mes transports, mes combats:
Que vous faut-il encor?

MONREAL, *pere.*

Que tu suives mes pas;
Que l'honneur, la vertu renaissant dans ton ame,
En écartent l'objet d'une coupable flamme;
Qu'un foible repentir t'éleve jusqu'à moi;
Que tu serves ton Dieu, ta Patrie & ton Roi,
Et que tu fasses voir par des faits magnanimes
Que les grandes vertus effacent les grands crimes.

SCENE IV.

Les mêmes, OUKEA, HIASKAR.

OUKEA.

C'EST trop attendre : enfin, sachons quel est son sort.
(*A Monréal, pere.*)
François, je te revois; Monréal est donc mort?

MONREAL, *pere.*

Mon fils, vous l'entendez?

OUKEA.

Que dis-tu? Toi, son pere?

MONREAL, *fils.*

Sans doute; & mes remords ont fléchi sa colere.

MONREAL, *pere.*

(*A Hiaskar.*)
Toi, Guerrier valeureux, qui, jurant son trépas,
L'eusses voulu combattre au défaut de mon bras,
Si ta haine naquit de l'horreur de son crime,
Elle cesse en voyant le remords qui l'anime;
Et vous avec la paix, recevez nos adieux.

HIASKAR.

François, j'aime à t'entendre; &, pour te prouver mieux
Que nous savons répondre à tes offres sinceres,

Nous devions immoler nos priſonniers, tes freres;
Ils te ſeront rendus : mais Thamar veut du ſang;
Livre-nous le François qui déchira ſon flanc.
Par un ſerment d'Hirza pour nous inviolable,
La mort des priſonniers, ou celle du coupable,
De l'ombre de Thamar doit appaiſer les cris.

MONREAL, *pere.*

Tu dis que les François ſont libres à ce prix?

HIASKAR.

Oui.

MONREAL, *pere, à Oukéa.*

Vous approuvez donc ce qu'il vient de me dire?

OUKÉA.

Tu reçois ſa parole : elle doit te ſuffire.

MONREAL, *pere.*

Thamar va s'appaiſer. Faites venir Hirza.

HIASKAR.

Que dis-tu?

MONREAL, *pere.*

Vous voyez la main qui l'immola.

MONREAL, *fils.*

Hiaskar, Oukéa, gardez-vous de l'en croire.
Non, vous ne ferez point cette tache à ma gloire.
(*Reprenant ſon ſabre.*)
Non; ma fureur portée aux plus ſanglans éclats,
Oſeroit tout ici pour venger ſon trépas.
Vous m'entendez; craignez...

MONREAL, *pere.*

Arrête, téméraire.

MONREAL, *fils.*

Qui? moi!

MONREAL, *pere.*

Reſpectez mieux la volonté d'un pere.

MONREAL, *fils.*

Vous voulez qu'à mes yeux, pour prix de mes bienfaits,
Ils vous percent le cœur! Ne l'attendez jamais.

MONREAL, *pere.*

Et tu veux donc, toujours perfide à ta patrie,
Que tes Concitoyens pour moi perdent la vie?

MONREAL, *fils.*

Quoi! pour un ſang obſcur...

MONREAL, *pere.*

Qu'entends-je? juſtes cieux!
Un ſang cher à la France eſt obſcur à tes yeux!
Quoi! le ſang des ſoldats? quand j'en dois être avare,
Je le prodiguerois? Malheur à tout barbare
Qui ne voit dans les ſiens, quand ils ſont ſous ſes loix,
Qu'un inſtrument ſervile & fait pour ſes exploits!

OUKEA, *à Monréal, pere.*

Que ta voix au Conſeil vienne ſe faire entendre.

MONREAL, *fils.*

C'eſt-là que, malgré vous, je prétends vous défendre.

HIASKAR, *à Monréal, pere.*

De ta haute vertu que mon cœur eſt jaloux!
François, tu méritois d'être né parmi nous.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HIRZA, HIASKAR.

HIRZA.

Eh quoi! ce meurtrier cruel & ſanguinaire,
Que ma bouche a juré d'immoler, c'eſt ſon pere!
Quoi! grands Dieux! quoi! Thamar eſt tombé ſous ſes coups!

HIASKAR.

On craint que Monréal, dans ſes tranſports jaloux,
Ne s'arme pour un pere & ne briſe ſa chaîne.
Du Conſeil contre lui tu vois la ſourde haine.
La crainte d'être en bute à la fureur des Dieux,
On ſouillera ton bras de ce meurtre odieux,
Ou d'un peuple crédule armant le zele impie...

HIRZA.

Va, je ſens mon malheur, & j'abhorre la vie.
Va, ſi je m'en croyois, dans ce cœur déchiré,
Cent fois j'aurois plongé mon bras déſeſpéré.
Fais venir Monréal. Que je ſuis malheureuſe!
Ma haine a dû bleſſer ton ame généreuſe.
Quand le don de mon cœur n'eſt plus en mon pouvoir;
Quand tu peux te venger, toi ſeul eſt mon eſpoir.

HIASKAR.

Ne crains rien d'Hiaskar; il n'a point tes foibleſſes:
Eſt-il fait pour l'amour & ſes molles tendreſſes?
Son cœur, dont rien jamais n'abaiſſa la fierté,
Ne vit que pour la guerre & pour la liberté.
Il aimeroit pourtant ton orgueil, ton courage,
Et le ſang de Thamar, & ce noble avantage
De voir nos Compagnons ſecondant ſes exploits,

S'occuper de sa gloire & marcher sous ses loix.
Adieu; ton cœur, Hirza, m'étoit bien dû peut-être;
Et j'en serois jaloux, si le mien pouvoit l'être.

HIRZA.

Je rends grace à ton zele, ami trop généreux.

SCENE II.

HIRZA, *seul.*

HÉLAS! fut-il jamais un sort plus malheureux?
La hache de la mort a fait tomber mon pere;
Et mon cœur s'abreuvant de sa douleur amere,
J'ai vu les Illinois vaincus, humiliés,
Détourner loin de moi leurs regards effrayés.
Il falloit qu'un François embrassant ma défense,
S'immolât tout entier au soin de ma vengeance;
Il falloit que l'amour, plus puissant que nos Dieux,
Armât contre les siens son bras victorieux:
Lui, qui par ses bienfaits dût enchaîner mon ame,
Hélas! sait-il quel prix je réserve à sa flamme!
Il me faut, renonçant au plus tendre lien,
Quand il venge mon pere, assassiner le sien.
Dieux! quelle sombre horreur de mon ame s'empare!
Monréal, tu verras ton amante barbare,
Insensible à tes pleurs, sourde à tes cris affreux,
Traîner sur ce tombeau ce vieillard malheureux;
Et, levant sur son sein la main qui te fut chere,
Faire jaillir sur toi tout le sang de ton pere!
Avant de l'accomplir ce serment plein d'horreur,
Tombe sur moi la foudre & le ciel en fureur!
Pourquoi sacrifier l'amour à la nature?
Est-il donc moins honteux d'être ingrat que parjure?
Que dis-je? j'ai juré d'adorer mon amant;
Et Monréal enfin eut mon premier serment...
Ah! que de maux affreux vont fondre sur ma tête!
Mais si je prévenois le malheur qui s'apprête...
Thamar peut voir encor ses mânes satisfaits.
Je tiens en mon pouvoir les Prisonniers François:
Ils sont nos ennemis, il faut qu'on les immole;
Tout leur sang répandu dégage ma parole:
J'appaise mon amant, & mon pere, & les Dieux;
Sitôt que de l'hymen j'aurai formé les nœuds,
J'accomplis mon serment. Ombre chere & sacrée,
Pardonne ce détour à ta fille éplorée.

Tu chéris Monréal; ton choix tomba sur lui;
C'est ton vengeur, ton fils, mon amant, mon appui:
Tu renais dans son pere; & désormais leur vie
Est un dépôt sacré que le ciel me confie.
Mais je vois Monréal; la mort est dans ses yeux.

SCENE III.

MONREAL, HIRZA.

MONREAL.

AH! pardonne aux transports d'un amant furieux!
On ne versera point le sang qui m'a fait naître:
Quelque grand à tes yeux que son crime puisse être,
Songe au moins que ce crime est l'ouvrage du sort;
Songe qu'au même instant ma mort suivra sa mort.
J'implore à tes genoux & sa grace & la mienne.

HIRZA.

Sa grace?

MONREAL.

De ta bouche il faut que je l'obtienne.
Il faut que par mes pleurs...

HIRZA.

Monréal, leve-toi.
Sais-tu que ta priere est un affront pour moi?
Ah, cruel! est-il rien sur la terre, au ciel même,
Qui puisse dans mon cœur balancer ce que j'aime?
S'il falloit prononcer entre ton pere & moi,
Tu balancerois donc à me garder ta foi?

MONREAL.

Chere Hirza, prends pitié du tourment que j'endure:
Mon amour n'a que trop étouffé la nature.

HIRZA.

Rassure-toi. Formons un éternel lien;
Et ton pere aujourd'hui va devenir le mien.

MONREAL.

Instant que je craignois! ô tyrannique flamme!
Hélas!... Quel ascendant elle a pris sur mon ame!

HIRZA.

Approche! & pour jamais consacre ici ta foi
Aux Dieux de mes ayeux, à mon pays, à moi.
Mais d'où naît, Monréal, ce trouble qui m'étonne?

MONREAL.

Il faut que pour jamais...

HIRZA.

Acheve. Je frissonne.

MONREAL.

Je ne puis...

HIRZA.

Je le veux. Que vois-je? Tu frémis,
Tu détournes de moi tes regards interdits.

MONREAL.

O Dieu!

HIRZA.

Fais donc ceſſer cette horreur que j'endure.
De ton ſilence, hélas! que faut-il que j'augure?

MONREAL.

Que notre hymen étoit le plus cher de mes vœux:
Mais que dans ton amant tu vois un malheureux
Que tes yeux prévenus avoient ſu mal connoître;
Que je ſuis un parjure, un ſacrilege, un traître;
Que perdre ce que j'aime eſt l'arrêt de ma mort;
Que mon malheur le veut; qu'il faut céder au ſort.

HIRZA.

Que ton malheur le veut! ah! que dis-tu, barbare?
Quel eſt-il ce malheur, ce ſort qui nous ſépare?
Hélas! que t'ai-je fait? pourquoi changer? Mais, non;
Ta crainte pour un peu égare ta raiſon.
J'ai reçu ta parole; elle eſt inviolable.
Eſt-ce de trop aimer que ton cœur eſt coupable?
Tu parles de remords, de tourmens, de forfaits?
L'amour qui nous unit ne les connut jamais.
Ceſſe donc, Monréal, ſi tu m'aimes encore,
D'avilir à mes yeux ce que mon cœur adore.

MONREAL.

Ceſſe plutôt d'aimer un objet odieux.
Ah, cruelle! où prends-tu ce charme impérieux?
Ce charme qui commande à la volonté même?
Tu vois donc ſans pitié mon déſeſpoir extrême?
Si tu l'oſes, réponds: qu'exiges-tu de moi?
Je n'aime, je ne ſens, je ne vis que pour toi:
Ordonne, & j'obéis; mais laiſſe à ta victime
La honte & les remords qui ſont les fruits du crime.
Armé contre les miens, mon parricide bras
Ne s'eſt-il pas ſouillé des plus noirs attentats?
Tandis qu'il fume encor du ſang de ma patrie,
Aux Autels de tes Dieux tu veux qu'il ſacrifie?
Je ſais trop que cent fois mes ſacrileges mains
Ont encenſé tes Dieux, l'objet de mes dédains:
Mon cœur y répugnoit; n'importe, il falloit plaire
A toi que j'idolâtre, à ton peuple, à ton pere:
L'amour faiſoit mon crime; il m'en cachoit l'horreur;
Mais le devoir terrible enfin parle à mon cœur.

A ma patrie, au ciel, il faut un sacrifice:
C'en est fait.

HIRZA.

Je t'entends. Dépouille l'artifice.
Quand tu vois échouer tes vœux ambitieux,
Tu rejettes ma main, tu dédaignes mes Dieux.
On me l'avoit prédit; je n'aurois pu le croire.
L'amour n'entra jamais dans une ame si noire:
Non, traître, non, jamais... Quel est-il ce devoir,
Plus saint que tes sermens, qui fait mon désespoir?
Qu'oses-tu me parler de ciel & de patrie?
Quoi! tu l'abusois donc ton amante attendrie,
Alors que tu rendois un hommage imposteur,
Un hommage à ses Dieux, démenti par ton cœur?

MONREAL.

Vois par-là, vois combien mon amour est extrême;
Il m'a fait tout enfreindre.

HIRZA.

Il n'est donc plus le même,
Ingrat?

MONREAL.

Quoi! mon amour! ah! j'en atteste...

HIRZA.

Qui?
Tes sermens? tu les romps; ton Dieu? tu l'as trahi:
Tu connois mal encor l'ame d'une Sauvage;
Tu verras si son bras fait venger un outrage,
Si ton pere à son cœur est plus cher que le sien.
Traître, fuis ton devoir; je vais remplir le mien.

SCENE IV.

Les mêmes, OUKEA, HIASKAR.

OUKEA, *à Hirza.*

DU Conseil des Vieillards reçois l'ordre suprême.
Fidelle à ton serment, tu dois, dès ce jour même,
Au tombeau de ton pere, immoler de ta main
Le coupable François qui fut son assassin.
Ton cœur s'y résout-il?

HIRZA.

Si je veux qu'il périsse?
Oui, sans doute; & je cours préparer son supplice.

SCENE V.

MONREAL, HIASKAR, OUKEA.

MONREAL, *suivant Hirza, qui sort.*

Arrête. Ecoute au moins. Quoi! tu pourrois... Ah, Dieux!
Hirza, quoi! de mon sang t'abreuver à mes yeux!
(*Aux Sauvages.*)
Et vous, monstres jaloux, quand mon malheureux pere
Eût été de Thamar le meurtrier volontaire,
Tant de braves François, expirans sous vos coups,
N'ont-ils pas appaisé ses mânes en courroux?
Mais, si ce n'est assez, si votre infame rage
Est affamée encor de meurtre, de carnage,
Venez, tigres, venez épuiser dans mon flanc,
Dans le flanc de son fils, un trop coupable sang:
Frappez; & je rends grace à votre barbarie,
Si vous sauvez mon pere & m'arrachez la vie.

HIASKAR.

François, tu nous vois tous honteux de ta fureur.
Nous avons dû t'apprendre à vaincre la douleur;
Souviens-t-en. Si tu peux justifier ton pere,
Nous allons t'écouter; parle, mais sans colere:
Parle.

MONREAL.

Eh bien! si par vous autrefois adopté,
Au rang de vos Guerriers Monréal fut compté,
Lui sera-t-il permis, malheureux & coupable,
De réclamer un droit chez vous inviolable,
Le plus cher à mon cœur, le plus saint pour un fils?

OUKEA, *lui donnant un collier.*

Oui, s'il ne sauroit nuire aux loix de mon pays.
Ce gage t'en assure.

MONREAL, *remettant son épée.*

Ami, qu'à sa patrie
Mon pere soit rendu; j'offre pour lui ma vie.
Je fais plus. En son nom, je jure que son bras
Ne vengera jamais ses fers ni mon trépas.

OUKEA.

François, nous t'approuvons de mourir pour un pere.

HIASKAR.

Venger Thamar sans doute est juste & nécessaire...

MONREAL, *à Oukéa.*

De l'Auteur de mes jours va donc briſer les fers.

OUKEA.

Tu ſeras ſatisfait.

(Il ſort.)

SCENE VI.

MONREAL, HIASKAR.

MONREAL, *à lui-même.*

Après tant de revers,
Je pourrai donc...

HIASKAR.

Veux-tu m'entendre & me connoître?
Ton cœur doit m'eſtimer, quelque grand qu'il puiſſe être.
Cent fois plus que les miens j'ai ventê tes hauts faits:
Je t'aurois immolé mes plus chers intérêts,
Tout, hors ma liberté: dès que j'ai craint pour elle,
J'ai réſolu ta mort & la voulois plus belle.
Mais, s'il faut qu'une femme, aujourd'hui ton bourreau,
De tes jours dévoués éteigne le flambeau,
Nous aviliſſons trop un Guerrier intrépide.
Eſt-ce à toi de tomber ſous un bras ſi timide?
Envers Thamar, Hirza dégageant notre foi,
Peut encor le venger ſur d'autres que ſur toi:
Laiſſe agir ſeulement le zele qui m'anime.
Le ſang des priſonniers...

MONREAL.

Sois vrai, ſois magnanime.
Quand mon pere aujourd'hui s'eſt dévoué pour eux,
J'ai vu ton cœur frappé de ce trait généreux.
Eh! pourquoi me donner un conſeil ſi contraire
Aux vertus que toi-même admirois dans mon pere?

HIASKAR.

Pour épargner aux miens la honte de ta mort,
Pour ſauver un Guerrier digne d'un meilleur ſort,
Hirza croit de ton pere apprêter le ſupplice:
Je cours me faire entendre, il faut qu'elle en rougiſſe;
Et bientôt Hiaskar t'épargnera l'horreur
De ſubir une mort indigne d'un grand cœur.

(Il ſort.)

SCENE VII.

MONREAL, *seul.*

TES vœux seront trompés : oui, si je fus un traître,
Je vais rendre l'honneur au sang qui m'a fait naître.
O mes Concitoyens ! pardonnez mes forfaits ;
Je reprends les vertus & l'ame d'un François.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HIRZA, GUERRIERS.

HIRZA.

IL faut donc l'accomplir ce funeste ferment !
Et sur qui ?... J'en frémis ! quels apprêts ! quel moment !...
Non, jamais, quel que soit le devoir qui me lie,
Ma main à ce Vieillard n'arrachera la vie...
Mais c'est trop balancer... Etouffons nos regrets...
(*Aux Guerriers.*)
Amenez en ces lieux les Prisonniers François ;
Allez, amis.
(*Les Guerriers sortent.*)

SCENE II.

HIRZA, *seule.*

JE sais qu'ambitieux parjure,
Tu trahis, Monréal, la flamme la plus pure :
Je sais que tout conspire à te fermer mon cœur ;
Je ne t'aimai jamais avec tant de fureur ;

Et l'ingrat abuſant d'un cruel avantage,
Oſe faire à mes feux le plus ſenſible outrage?
Le voilà donc, grands Dieux! ce cœur ſi bien épris,
Cet amour ſi conſtant, ce bonheur tant promis!
Le voilà! C'en eſt fait... Pour prix de mes tendreſſes,
Nos nœuds preſque formés, ſes ſermens, ſes promeſſes,
Tout eſt évanoui : malheureuſe! & mes pleurs,
Et d'un cœur déchiré les mortelles douleurs,
Et de l'amour jaloux les tranſports, la furie,
Le ſalut de ſon pere & le ſoin de ſa vie,
Rien n'a pu le changer, ni même l'attendrir;
Rien n'a pu de ſon ame arracher un ſoupir.
O toi! que j'avois crû ſi conſtant & ſi tendre,
Cher amant, ah! du moins ſi tu pouvois m'entendre,
Si tu voyois combien il en coûte à mon cœur,
Pour remplir un ſerment qui me glace d'horreur,
Par pitié pour mes maux, tu gémirois peut-être
De l'excès de ce feu que toi ſeul as fait naître.
Des Priſonniers François quand je hâte la mort,
Tu ne l'imputerois qu'à mon malheureux ſort.
Dans ces lieux cependant ils tardent à ſe rendre.
Que vois-je! Oukéa ſeul! Dieux! que vient-il m'apprendre!

SCENE III.

OUKEA, HIRZA.

OUKEA.

HIRZA, préparons-nous à de nouveaux revers.
Les Priſonniers François ont tous briſé leurs fers.
De nos jeunes Guerriers ſollicitant le zele,
Ton amant ſoutenu de leur trouble rebelle,
Vers le lieu du Conſeil précipitoit ſes pas;
Il réclamoit les ſiens, il excitoit leurs bras:
Tout un peuple indigné contr'eux ſoudain s'avance;
Déjà la fleche vole, & le combat commence.
Des meres s'élançant entre les deux partis,
Leur découvrent le ſein qui les avoit nourris;
Et leurs cris douloureux, leurs ſanglots & leurs larmes
Ont ému tous leurs cœurs & fait tomber les armes.
Dans ce déſordre affreux, les Priſonniers François
Auront ſu, par la fuite, échapper à nos traits:
Hiaska les pourſuit. Monréal & ſon pere,
Des Vieillards entourés, en bute à leur colere,
Preſqu'au ſein de la mort, ſemblent d'un air content
Enviſager l'horreur du ſort qui les attend.

HIRZA.

Quand, malgré mon ſerment, pour lui ſeul je differe
A remplir les devoirs d'un ſanglant miniſtere,
Il le voit! & le lâche a le plaiſir affreux
De me déſeſpérer, de dédaigner mes feux!
Malgré ſa perfidie & ſon indifférence,
Dans le fond de mon ame un rayon d'eſpérance,
Il le faut avouer, ſoutenoit mon amour:
J'ai cru qu'un feu ſi pur le toucheroit un jour.
Quel horrible venir mon malheur me prépare!
A quelle extrêmité me réduis-tu, barbare?
Eh quoi! contre ton pere irritant ma fureur,
Tu forces donc mon bras à lui percer le cœur?

OUKEA.

Non, tu n'as plus, Hirza, du pouvoir ſur ſa vie.
C'eſt ton amant qu'il faut que ta main ſacrifie.

HIRZA.

Qu'entends-je? qu'as-tu dit?

OUKEA.

Par nous tous avoué,
Monréal, pour ſon pere, ici s'eſt dévoué.

HIRZA.

Monréal?

OUKEA.

Oui, lui-même.

HIRZA.

Hélas! tu vois mon trouble,
Pardonne; la pitié malgré moi le redouble.
Quel coup affreux du ſort! quel horrible ſerment!

OUKEA.

Il le faut accomplir; ton ſalut en dépend.

HIRZA.

Quoi! tu l'oſes penſer, que ma main ſanguinaire
Pourroit...

OUKEA.

Dans ce tombeau regarde, téméraire,
Thamar enſanglanté, menaçant, furieux,
De ta promeſſe ici prendre à témoin nos Dieux:
Vois tous ces Dieux, ſur nous groſſiſſant les tempêtes,
Aux foudres de l'Europe abandonner nos têtes.

HIRZA.

O mon pere! ô mes Dieux! qu'exigez-vous de moi?

OUKEA.

Ton devoir. Songes-tu qu'il a trahi ſa foi;
Qu'en ſecret il nous hait; qu'il te trompe & t'outrage!

HIRZA.

O mânes de Thamar! ſoutenez mon courage!
Je vois l'abyme affreux où ma plongé le ſort...

Puiſqu'il s'eſt dévoué, ma main lui doit la mort;
Je veux du même fer, qui doit trancher ſa vie,
Percer ce cœur qui l'aime avec idolâtrie:
Ma main qu'il dédaigna, que le ciel croit punir,
Malgré le ciel & lui, ſaura nous réunir.

OUKEA.

Je le vois; cache-lui le poiſon qui te tue.

SCENE IV.

HIRZA, MONREAL, *pere*, MONREAL, *fils*, OUKEA, GUERRIERS, CONSEIL DES VIEILLARDS, FEMMES SAUVAGES.

HIRZA.

QUEL froid pénetre au fond de mon ame abattue!

MONREAL, *fils*, *à ſon pere.*

Ah! laiſſez-moi mourir; vous ne connoiſſez pas
La fureur de mes feux, mes forfaits, mes combats;
Je vous dois mes remords; mais ſans votre préſence
L'amour auroit cent fois emporté la balance...
Lorſque le ciel permet que je meure pour vous,
Ne plaignez que la main qui va porter les coups.

OUKEA, *à Hirza, tenant une épée.*

Que l'aſpect de ce fer redouble ta colere:
Il étoit enfoncé dans le flanc de ton pere;
Ma main l'en arracha: fais de même en ce jour;
Arrache de ton cœur un criminel amour:
Que tout juſqu'à ſon nom ſorte de ta penſée;
Ou plutôt, s'il combat dans ton ame offenſée,
Fais-en le ſacrifice; il en ſera plus beau.
Je dépoſe ce fer au pied de ce tombeau:
Teint du ſang de ton pere, il ſoutient ta conſtance;
Inſtrument de ſa mort, qu'il ſerve à ſa vengeance.
(*Il met l'épée ſur l'Autel.*)
Viens, armes-en ton bras.

MONREAL, *fils*, *à Hirza.*

J'ai mérité mon ſort;
Frappe; comme un bienfait je recevrai la mort.

HIRZA.

Lâche & perfide amant, nul eſpoir ne te reſte:
Périſſent dans ton ſang des feux que je déteſte.

MONREAL, *pere.*

Arrête, & vois ſur qui doit tomber ta fureur.
Ma main tua ton pere; il en fut le vengeur.
Si la mort de Thamar à tes yeux eſt un crime,
Si le ſang doit couler, connois mieux ta victime;

La voici. De mon fils je dégage la foi.
Mon fils, ſans mon aveu, n'a pu s'offrir pour moi.

HIRZA.

L'un a tué mon pere, & l'autre m'a trahie:
Ma main à l'un des deux doit arracher la vie;
Je les vois d'un front calme, en attendant la mort,
Inſulter l'un & l'autre à mon malheureux ſort.
(*A Monréal, fils.*)
Oui (je lis dans ton cœur), ma douleur fait ta joie:
Tu t'abreuves des pleurs où mon ame ſe noie;
Et, bravant les effets de mon vain déſeſpoir,
Tu comptes ſur un feu que j'ai trop laiſſé voir.
Ne crois plus abuſer du foible de mon ame:
Mes yeux s'ouvrent enfin. Je rougis de ma flamme,
Je déteſte nos nœuds, je les romps pour jamais;
Et, plus tu me fus cher, ingrat, plus je te hais,
Plus je veux me venger; ma douleur eſt cruelle.
J'en mourrai, je le ſens, oui; mais tremble, infidele.
(*Allant à l'Autel, & prenant le poignard.*)
Mânes chers & ſacrés, vous ſerez ſatisfaits.

SCENE V & derniere.

Les mêmes, HIASKAR.

HIASKAR.

Arrête, arrête, Hirza, j'ai rempli tes ſouhaits.
Les François à nos coups avoient cru ſe ſouſtraire;
Mais j'ai vengé ſur eux les mânes de ton pere.
L'un d'eux, en expirant, m'a dit que Fontalbar:
(*En montrant l'épée qui eſt ſur l'Autel.*)
Lui-même, de ce glaive, avoit frappé Thamar.
(*A Monréal, pere.*)
Ainſi, brave Guerrier, tu prodiguois ta vie?

MONREAL, *pere.*

Non, j'épargnois un ſang utile à ma patrie.

HIRZA, *la main appuyée ſur l'Autel.*

Et moi qui vois la honte où m'abaiſſent mes feux,
Moi qui devrois remplir un ſerment malheureux,
Moi pour qui déſormais la vie eſt un ſupplice,
Je t'aime encore, ingrat! que ce fer m'en puniſſe.
(*Elle ſe frappe.*)

MONREAL, *fils.*

Arrête, chere Hirza!... Pour te prouver ma foi...
(*Il ſaiſit le fer.*)

MONREAL, *pere, ſe précipitant entre Hirza & ſon fils, lui arrachant le fer & le repouſſant.*

Ah, mon fils!

MONREAL, *fils, à Hirza.*

Va, tu meurs moins applaindre que moi.

MONREAL, *pere.*

Songe que ton devoir eſt d'aimer ta patrie,
De lui ſacrifier ton amour & ta vie.
Tu vainquis une fois en oſant la trahir:
Ne t'en ſouviens jamais que pour la mieux ſervir;
Conſerve cet eſpoir; &, ſi tu fus rebelle,
Tu peux ſi bien mourir en combattant pour elle!

FIN.

Permis d'imprimer & diſtribuer. A Toulouſe, ce 13 *Juillet* 1788.

LARTIGUE, Lieutenant-Général.